Kouadio Arnaud Boka

La Désobéissance d'un fils

EDILIVRE

EXTRAIT

Chapitre I
Les premiers pas à l'école

C'était La rentrée des classes, ce mois de septembre dans mon village à Oyogbô, un grand village situé au sud de la Voidicôte. Tous les habitants y compris mon père *Babagbô* étaient préoccupés par cette pieuvre dévoreuse d'argent ; Les frais de scolarité, les fournitures et les uniformes scolaires constituaient un véritable cauchemar. De leur côté, les maîtres et autres professeurs avec leurs listes additives de livres, de cahiers, et de cotisations de quelque nature que ce soit, n'offraient aucune alternative que celle de se conformer à leurs exigences. Où trouver l'argent, qui se montrait de plus en plus rare dans les poches du bas peuple ? A cette angoisse perpétuelle, venait se greffer l'humeur des cultures de rente. Les cacaoyers en cette année s'étaient montrés peu généreux de leurs cabosses. Le coût du caoutchouc était à son plus bas niveau. Les murmures des

EXTRAIT

planteurs désemparés ne parvenaient point aux oreilles du gouvernement. Sans doute que cela était à mettre au compte des centaines de kilomètres qui séparent Oyogbô de la belle salle de réunion où se tiennent les conseils de ministres et du gouvernement.

Pour les enfants, l'heure n'était plus à songer au jeu de billes et autres vadrouilles. Fini le temps des courses-poursuites dans les plantations à la chasse au rat ou à l'écureuil. Voici venu le temps des leçons, des calculs et des brimades des plus grands.

Que dire des femmes ? Pour elles la rentrée des classes rimait avec séparation et manque d'aide pour les tâches domestiques.

Nonobstant la paupérisation galopante, chaque parent d'élève fit comme il put pour assurer le minimum à son enfant. L'école pouvait donc commencer.

Le premier jour de la rentrée, dès l'aube ma mère Monondjé était sur pied comme d'habitude. Cette femme, la trentaine révolue était formidable. Sa silhouette aux formes généreuses et son teint noir d'ébène faisait la fierté de mon père. Mis à part qu'elle se montrait peu bavarde, ma mère arborait toujours un sourire capable de désarmer un meurtrier prêt à appuyer sur la gâchette. Le pagne noué à la taille et surmonté d'une camisole, elle accomplissait quotidiennement ses tâches domestiques. Tout y passait : balayage, récurage des marmites, remplissage des fûts d'eau, préparation du repas ainsi que la

EXTRAIT

lessive. Ce matin comme à l'accoutumé, ma mère réchauffa le *m'poukê* (plat de pâte de plantain préparé la veille) et apprêta l'eau du bain. Dès que tout fut prêt, j'entendis sa voix sifflante :

– *Babadjé*, réveille-toi, il est temps de prendre ton bain. Aujourd'hui tu iras à l'école.

Babagbô était déjà au champ. Contrairement à *Monondjé*, il ne trouva rien de spécial au fait que j'aille à l'école ce jour. Je me dirigeai vers la douche pour enfant. C'était loin des salles d'eau qu'on connait aux villas modernes. Le sol était revêtu de graviers. Il n'y avait ni palissade, ni toiture. En clair c'était un recoin en plein air qui se trouvait derrière la cuisine de *Monondjé*. Je me lavai et mis mon uniforme scolaire avec beaucoup de joie. *Ma mère* me remit la somme de 50 francs et je pris la route pour l'école. A l'école je n'étais pas seul. Il y avait mes camarades de jeu : Smaïla, le fils du tenancier de la seule boutique du village, *N'takpé*, *Boni et Kanga*. La cloche sonna et le maître nous invita à entamer notre premier jour de classe.

II

Six années plus tard, j'étais au cours moyen deuxième année. Monondjé avait mis au monde une fillette qu'elle nomma Ayowoni puis un garçonnet du nom de Benjamin. Ayowoni était une adorable fillette aux cheveux longs et aux yeux malicieux qui lui

EXTRAIT

donnaient l'aspect d'une reine de beauté. Ma mère disait parfois qu'elle remporterait à l'avenir le concours miss Voidicôte. Mais pour l'heure, elle lui apprenait le métier de femme au foyer. Ayowoni apprenait surtout à faire la cuisine et la vaisselle. Quant à mon petit frère, Benjamin, il était le portrait craché de mon père. Tout comme lui, ses yeux étaient globuleux, son visage ovale et ses pieds arqués. Cette ressemblance notoire inquiétait les sages du village qui recommandèrent à mon père d'offrir un sacrifice aux mânes des ancêtres afin de préserver sa vie. En effet, selon la coutume, une telle ressemblance augurait d'un mauvais présage.

Contrairement à Ayowoni qui passait déjà au cours élémentaire première année, *Benjamin* n'était pas encore inscrit à l'école. Chaque matin il accompagnait Monondjé au champ avec le fût d'eau sur la tête.

La vie continuait son cours tel un fleuve qui coule le long de son lit. Notre maison devenait exigüe pour la famille qui s'agrandissait. C'était une petite maison rectangulaire de trois pièces héritée de mon grand père. La toiture de tôles ondulées rouillées qui la recouvrait était le signe qu'elle avait passé des décennies. Située au fond d'une cour sans palissade, l'on y avait accès par une porte en bois qui donnait sur le vestibule. Un portrait mal entretenu de mon grand père était placardé au linteau de la porte. De chaque côté du vestibule se trouvaient les chambres à

EXTRAIT

coucher. La notre était à gauche et celle des parents à droite. Le mobilier composé d'une table à manger et quatre chaises était réservé aux hôtes de marque. Quelques vieux calendriers ornaient le mur. La cuisine se situait à l'arrière-cour aussi bien que les salles d'eau de fortune. Malgré l'image peu reluisante que notre maison offrait, nous nous plaisions à l'habiter car elle était chargée de souvenirs. Mon père n'avait jamais voulu en bâtir une autre malgré l'insistance de Monondjé.

A l'école la période des examens scolaires avançait à grands pas. C'était un véritable marathon. Il fallait étudier jusqu'à très tard dans la nuit, se réveiller très tôt le matin et aller à l'école pour affronter avec aisance les épreuves du concours d'entrée en sixième et du Certificat d'Etude Primaire Elémentaire. Monsieur Opi, notre maître voulait que ses élèves soient les meilleurs de la région. A chaque séance de cours, il nous donnait des conseils et nous encourageait au travail. Lorsque nous n'arrivions pas à répondre correctement aux questions qu'il posait, il s'attristait et disait :

– Mes chers enfants, si vous continuez ainsi il n'y aura pas plus de dix admis dans cette classe.

Quelques fois, il se montrait très sévère avec certains parmi nous ; notamment Kanga qui était peu travailleur. Le maître l'aimait bien et l'exhortait au travail. *Kanga*, à vrai dire, n'était pas brillant. C'était le dernier de la classe. Néanmoins, c'était un bon

EXTRAIT

footballeur, ce qui lui valait notre estime. Nous l'aimions tous, hormis *Smaïla* et *Gnaka* qui ne cessaient de se moquer de lui. Ils l'appelaient *Kanga dernier*. Ils voulurent que tous en fassent de même. Malheureusement, personne ne s'était joint à eux ; alors ils finirent par se résigner. *Kanga*, malgré tout ne perdait pas espoir et comme nous tous, il espérait réussir à son examen et faire de longues études. Nous révisions ensemble les leçons de mathématiques et de français. Visiblement, il faisait des progrès.

Le jour de l'examen arriva. Tôt le matin, mon père prit de l'eau, me prit par la main et me conduisit à l'arrière cour. Levant le gobelet rempli d'eau, il implora les mânes des ancêtres afin que ceux-ci me protègent et m'accordent la réussite. Il versait un peu d'eau par terre à chaque parole qu'il prononçait. Tandis que mon père s'adressait aux ancêtres, ma mère, de son côté, adressait des prières à Dieu. Fortifié par toutes ces prières je pris mon petit déjeuner composé d'un plat de riz à la sauce de graine de palme préparé la veille.

Contrairement aux autres jours, sur le chemin de l'école, nous étions peu bavards. Sur les visages se lisait l'anxiété. Certains parents, dans le but d'apporter un soutien moral à leurs progénitures, s'étaient ajoutés au cortège d'élèves que nous formions. D'autres par contre y allaient pour corrompre les examinateurs.

Il était huit heures quand nous nous dirigeâmes

EXTRAIT

vers les salles d'examen laissant les parents sous les manguiers. Quatre heures durant, nous planchâmes sur l'épreuve de composition française et celle de la dictée. L'après-midi fut réservée aux épreuves de mathématiques et d'éveil du milieu. Les examinateurs se montraient très vigilants car cette année le ministère de l'éducation nationale avait mis en garde toute personne qui s'adonnerait à la fraude. L'examen se déroula dans la transparence au grand dam des parents corrupteurs.

A dix-sept heures trente minutes, le coup de gong marqua la fin des épreuves. A la sortie des classes, de nombreux élèves se prononçaient sur les épreuves sous le regard bienveillant des parents. Certains candidats proposaient leurs solutions au problème de mathématiques au grand désarroi de ceux qui n'avaient pas trouvé les mêmes résultats qu'eux. Moi, Je ne me mêlai pas du tout à ce manège ; J'étais plutôt anxieux. *Kanga*, *Smaïla*, *Boni* et *Gnaka* me rejoignirent. Ils étaient tout aussi inquiets. Nous nous dirigeâmes en silence vers le village. A pas pesants je fis mon entrée dans notre cour. De loin j'aperçus mon père qui se tenait au seuil de la porte. Je savais bien qu'il allait m'interroger sur mon travail. Qu'allais-je répondre ? Pendant que je réfléchissais, il lança :

– Hilarion, Puis-je compter sur toi pour avoir mon premier collégien ?

Je ne pouvais répondre par l'affirmative mais hochai la tête pour dire peut-être. Cela ne paraissait

EXTRAIT

pas le rassurer alors il continua à me harponner de questions. Je trouvais ses questions embarrassantes, cependant je ne savais comment m'en défaire. Heureusement, ma mère m'appela du fond de la cour. Je courus vite me jeter dans ses bras câlins en quête de réconfort. Je croyais m'être tiré d'affaire quand tout à coup elle me posa la même question que celle de mon père. Las, je lui demandai de patienter et d'attendre les résultats.

III

Le 16 juillet, le maître convoqua tous les élèves. Angoisse et peur s'entremêlaient à l'impatience dans le cœur de chacun d'entre nous. A mesure que j'avançais vers l'école, mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine. Notre école n'avait plus l'éclat de la rentrée des classes. La cour était insalubre. Les mauvaises herbes étaient si hautes qu'elles m'atteignaient aux genoux. Les feuilles mortes des manguiers jonchaient le sol. Quelques lézards chassaient des sauterelles qu'ils happaient au vol sans peine. Ce désolant spectacle me fit oublier un instant mon angoisse. Je me dirigeai droit vers la classe de CM2. Mais une fois à la porte, je fus saisi d'un mal d'estomac qui faillit m'obliger à rebrousser chemin. Je retins mon souffle et battis des mains pour demander l'autorisation d'entrer. La voix sans émotion de monsieur Opi, notre maitre, m'invita à rejoindre les

EXTRAIT

autres élèves déjà présents dans la salle. Du haut de ses 1m 80, il avait les cheveux blanchis par endroit. Son pantalon blanc et sa chemise blanche lui donnait l'air d'un dandy. Il avait l'air grave. A ses cotés se tenait la maitresse de CE1, la maitresse Sarah. Les élèves l'aimaient beaucoup pour les bonbons qu'elle leur distribuait de temps en temps. Auprès d'eux, il y avait monsieur Koné, le maitre de CM1. Monsieur OPI, notre maitre tenait dans ses mains une grande enveloppe kaki. Il avait les deux mains croisées dans le dos. Les fois où nous le voyions ainsi n'auguraient rien de bon pour nous. Un silence des nuits sans électricité, ni clair de lune régnait dans la salle dont la pression atmosphérique devenait insupportable. Satisfait du silence qui régnait, notre maître se résolut à parler.

– Bonjour chers enfants.

– Bonjour monsieur, nous reprîmes en chœur.

Soudain le visage du maître s'illumina d'un sourire. De notre côté, nous étions trop anxieux pour répondre à ce sourire que je jugeai moqueur. Monsieur Opi poursuivit :

– Si je vous ai réunis ce matin, c'est pour vous annoncer une grande nouvelle. Celle-ci n'est pas triste mais elle n'est tout de même pas joyeuse. Je me suis rendu à l'inspection et j'y ai rapporté vos résultats. Je suis donc heureux car il y a eu beaucoup d'admis…

Sans attendre la fin de son propos, comme des poules à la vue du cobra, nous exaltâmes.

EXTRAIT